



## A FEW FENCES

Longtemps, je me suis documenté sur les clôtures. J'avais commencé à regarder ces objets avec attention lors d'un voyage en camionnette de location à travers la région des Franches Montagnes, dans le Jura. C'était au mois de février, cependant il n'y avait pratiquement pas de neige, ce qui est inhabituel. On remarquait régulièrement des chabouris le long des routes, plantés à 4 ou 5 mètres du bord. Je connaissais le mot *chabouris* pour avoir passé une après-midi de Protection Civile à les remplacer le long d'un chemin forestier, afin d'interdire l'accès à une zone protégée. Il s'agit des barrières classiques utilisées par les services de voirie, constituées de lattes de bois brut au sommets taillés en pointes, d'environ un mètre de haut, assemblées en tronçons de trois mètres de large. Le fond du jardin de la maison de mes parents est marqué par des chabouris, tout comme la pépinière que je longeais pour aller à l'école, de même que la zone de stockage des feuilles mortes dans le parc de mon quartier. Dans le Jura, on en dispose des sections dans les pâturages aux abords des routes, afin que la neige soufflée s'y accumule en congères, et évite ainsi d'encombrer la chaussée.

Un mois plus tôt dans un train, je feuilletais par hasard un catalogue de modèles réduits dans lequel on pouvait voir la photo d'un enclos miniature en plastique, sous lequel on lisait la mention «sans cheval». J'avais trouvé ce titre très beau. Je lisais alors un livre consacré aux mythes préceltiques, dans lequel un passage m'avait bien plu. L'auteur écrivait qu'après la grande vague d'érection de cercles de pierres dans le nord de l'Europe, qui connu son apogée vers 2500-2000 av. J.C., la mode avait progressivement disparu au profit des enclos funéraires en pieux de bois. J'aimais bien qu'il parle de mode pour qualifier des rites habituellement enrobés de mystères sacrés.

Ensuite, j'ai cherché à en faire quelque chose. Je pensais à quelque chose de simple, de pas trop bavard, parce que je devais bien m'avouer que, contrairement à mon habitude, j'étais moins focalisé sur les implications géographiques des clôtures qu'attiré par leur aspect physique. Je trouvais le sujet vraiment intéressant, parce que cet objet était passé très facilement de l'usage à la convention, et donc à la représentation. J'apprit à faire la distinction entre clôture de type ranch (longues planches ou rondins horizontaux), clôture à balustres ajourées (alignement vertical de type chabouris), clôtures à croisillons. J'avais dans mon ordinateur un dossier contenant des dizaines de photos d'enclos pour animaux et de barrières domestiques. J'avais téléchargé des brochures. Je prenais des photos d'enclos en sachant pertinemment que j'allais bientôt les jeter. Au cours d'une marche à l'alpage de Fenestral au printemps, où nous avons observé les grenouilles se frayer des trous dans les névés et s'accoupler sur la neige, j'ai pris 23 photos de barrières. J'en ai aussi dessiné quelques-unes, mais c'était raté d'avance. Je découpais

des images que je collais dans mon carnet de notes. Je n'arrivais pas à dépasser le stade de la documentation. L'histoire s'est un peu calmée lors de vacances en Finlande, où le droit coutumier autorise tout le monde à traverser les propriétés privées, ce qui fait que les barrières ne bordent pas systématiquement les chemins ou les routes. J'ai alors décidé que ce qu'il y avait de mieux à faire avec les clôtures aurait été d'en choisir certaines avant qu'elles aient servi, pour les exposer telles quelles. J'avais sérieusement pensé à un obstacle équestre, parce que j'ai toujours trouvé ces objets magnifiques, qu'ils sont le résultat d'un geste transcendé par le loisir, et parce que je pourrais titrer cette œuvre «sans cheval». Le fait de penser qu'aucun cheval n'aurait sauté par dessus cet obstacle m'était agréable. Pour finir, j'ai rêvé une nuit d'une brocante en plein air. L'endroit m'attirait parce qu'on y trouvait des obstacles de saut massifs, que j'estimais hauts de quatre mètres. Le propriétaire me montrait que l'un d'eux était spécial, parce qu'il avait une cheminée intégrée.

Quelques jours après avoir appris que cette publication s'inspirerait de la boîte «Artists & Photographs» de 1970, j'ai visité par hasard une exposition qui montrait plusieurs premières éditions des livres d'Ed Ruscha, dont le titre «Babycakes», qui figurait à l'origine dans cette boîte. J'aime toujours ses peintures autant que la première fois, lorsque j'avais été attiré par la bizarrerie de leurs énoncés. Je suis ravi d'apprendre aujourd'hui que, sinon comme source pour ses peintures, Ed Ruscha ne considère ses photos que comme le sujet de ses livres. En photographiant tous ces palmiers, ces parkings, ces petits feux, il disait ne faire que se documenter. Pour l'heure j'étais content de voir ces éditions, parce qu'au début de mes études c'était précisément la découverte de ces livres qui m'avait donné envie d'en faire. Ils étaient présentés dans une vitrine où on ne pouvait pas les toucher, mais j'étais quand même un peu ému. Une autre salle présentait deux portraits d'Ed Ruscha réalisés par John McWilliams, également en 1970, alors qu'il avait 32 ans. Sur l'une d'elles, Ed Ruscha porte six de ses livres en équilibre sur sa tête. Il a l'air très relax mais ne sourit pas tout à fait. C'était la première fois que je voyais à quoi il ressemblait, et je me suis senti de nouveau touché. Outre le fait d'avoir quasiment le même âge, j'étais frappé de constater que nous avons exactement la même coupe de cheveux.

Jérémie Gindre

Photographies: Jerry McMillan, «Ed Ruscha with six of his books balanced on his head», 1970 & «Jérémie Gindre avec quatre de ses livres en équilibre sur sa tête», 2009

